

La solidarité prolétarienne devait faire son chemin, en dépit des arrestations des meilleurs militants du Parti français. Au début de l'occupation, la situation du Parti était délicate ; il était difficile de lutter à la fois contre les nationalistes allemands, saboteurs de chemin de fer et contre la propagande nationaliste française. Au milieu de février, 26 soldats avaient déjà été tués et les bagarres se multipliaient entre soldats français et nationalistes allemands. Cependant les prolétaires rhénans se groupaient en centurions pour lutter contre la schupo et le fascisme. La véritable propagande fut faite davantage par l'occupation elle-même que par les organisations communistes. La leçon se dégageait des faits. Les soldats français se rendaient compte de plus en plus que les ouvriers allemands ne demandaient qu'à fraterniser.

D'autre part, le mécontentement se fait jour dans l'armée, lorsqu'on annonce que la classe 1921 fera du rabiote ; la colère gronde contre les chefs et contre le gouvernement français. Et puis, ce n'est pas impunément que l'on peut employer les soldats à faire une besogne de gendarmes. Chaque fois que tombe un ouvrier allemand sous les balles des soldats français, ceux-ci s'aperçoivent plus directement du travail honteux qu'on leur impose. Le 12 mars eurent lieu les fusillades de Recklinghausen. Le 31 mars, la veille de Pâques, 13 ouvriers allemands des usines Krupp sont tués par un détachement français, 37 sont blessés. En cette circonstance, la provocation des nationalistes allemands et la sauvagerie du lieutenant Durieux profitant de la panique des soldats aboutirent au même résultat : l'assassinat d'ouvriers allemands.

Les Pâques rouges d'Essen marquent une date. Ce crime eut en France, en Allemagne et dans les troupes d'occupation, une répercussion immense. Le sang des ouvriers allemands n'a pas coulé en vain ; c'est grâce à lui que se développa un grand mouvement de conscience ouvrière dans l'armée d'occupation.

### *Les manifestations de solidarité*

Les premiers jours d'avril, des soldats écrivent à *l'Humanité* : « Nous avons en horreur le métier de gendarmes qu'on veut nous faire faire ; prisonniers du Bloc National, nous sommes en ce moment obligés de marcher ; il n'en est pas moins vrai que nous pensons en hommes et que nous agirons bientôt comme tels. »

Les artilleurs cantonnés à Rudinghausen nous disent leur réprobation absolue du crime d'Essen. Ils ne veulent pas être complices d'un assassinat.

Le 1<sup>er</sup> mai, le *Ruhr-Echo* lance un appel aux ouvriers français :

« Soldats français ! Camarades !

» Le 1<sup>er</sup> mai, jour du prolétariat international, les ouvriers de la Ruhr vous saluent. Frères de classe d'outre-Rhin, vos exploiters, vos politiciens cherchent à vous dresser contre les travailleurs allemands. Mensongèrement, ils vous racontent que vous allez dans la Ruhr combattre les Stinnes et Co. Eh bien ! nos industriels, les Stinnes et les Thyssen ne se remplissent pas moins les poches que vos Schneider et vos Loucheur. Les exploités sont les ouvriers de la Ruhr et vous, les soldats français.

» Au milieu de la lutte capitaliste, nous vous crions : Vive la solidarité internationale de tous les ouvriers, ceux qui portent le

tablier comme ceux qui sont en uniforme ! Vive la lutte commune des prolétaires d'Allemagne et de France contre leurs exploiters et contre l'impérialisme ! A bas le militarisme !

» Vive la révolution mondiale ! »

Pour cet appel, le *Ruhr-Echo* fut interdit.

En plusieurs endroits, les soldats refusent d'arracher les affiches antimilitaristes. Les témoignages de sympathie affluent. Chaque jour nous apporte des dizaines de lettres de soldats où l'on se plaint de la nourriture, de la brutalité des chefs. On nous écrit à nous, Parti communiste, parce que l'on sait que nous sommes les seuls défenseurs des soldats. Dans sa conscience, le soldat ne sépare plus la défense de ses intérêts de la lutte générale à mener contre le capitalisme. Il sait que les misères du soldat, de l'ouvrier allemand comme de l'ouvrier français, ont leur source unique dans l'exploitation capitaliste internationale.

Dans les casernes, les quêtes s'organisent pour secourir les mineurs de la Ruhr et les mineurs de la Moselle alors en grève. Les soldats du 173<sup>e</sup> R.I. Ajaccio nous envoient les premiers le produit de leurs souscriptions. De la Ruhr, il nous vient de l'argent. Puis, c'est la magnifique souscription des soldats du camp d'Avord, produisant la somme de 800 francs ; 400 camarades avaient versé. Il convient d'insister sur la valeur de ce geste ; lorsque l'on sait la misère des soldats, leur besoin d'argent, on ne peut qu'admirer leur esprit de sacrifice. Il faut véritablement que l'idée de défense de classe et de solidarité se fasse bien puissante pour que le 20 avril, 175 régiments et formations diverses se soient mis en rapport avec nous.

### *La fraternisation*

Dans la Ruhr, les soldats n'ont pas le droit de parler aux ouvriers, sinon c'est la prison. En revanche, les officiers parlent avec les bourgeois, font ripaille et certains sont l'objet du mépris de la population et de l'armée, tel ce capitaine de la 3<sup>e</sup> compagnie de mitrailleuses du 94<sup>e</sup> R.I., célèbre pour ses débauches dans toutes les localités où il cantonna. Malgré les défenses, les rapports se font de plus en plus étroits entre soldats et ouvriers. Le 7 juin 1923, notre camarade Walter Stöcker déclarait : « En certains endroits, les soldats français nous sont très favorables, à Gelsenkirchen par exemple, lors de la dernière provocation fasciste, de nombreux soldats ont fait cause commune avec les ouvriers et ont aidé ces derniers à chasser et abattre les fascistes. » On ne compte bientôt plus les cas où les soldats refusent de disperser les ouvriers affamés qui pillent les magasins ou les entrepôts. Les sentinelles françaises qui gardent le charbon sur le carreau des mines laissent les ouvriers s'approvisionner, malgré les ordres du commandement, si bien que celui-ci par surcroît de prudence fait couvrir les tas de charbon de lait de chaux pour qu'il soit impossible de prendre la moindre pelletée, sans que cela soit visible. Les officiers ont reçu des ordres les plus sévères. Ils savent les appliquer et nous avons appris que les soldats de Bochum, de Dortmund, de Duisbourg, etc., furent punis de cellule pour avoir donné du pain à des enfants affamés. Malgré cela, les soldats facilitent le ravitaillement des ouvriers dans les coopé-